

M.F. Benramdane, dans son article du 6/7 février 2002 dans le Quotidien, relance la discussion sur le rapport de la Commission nationale de la réforme du système éducatif (CNRSE), présidée par M. Benzaghoul, au moment même où le projet est discuté par les hautes instances du pays.

Par Jamal Mimouni (\*)  
et Nidhal Guessoum (\*\*)

Son article a été écrit, semble-t-il, comme contrecoup à notre article précédent (1) dont il fait d'ailleurs référence, et où nous discutons des implications du Rapport Benzaghoul et explicitions ses sous-bassements idéologiques.

Pourtant, notre auteur, armé de la prétention d'en finir avec les «illusions» dans lesquelles baigne le sujet des langues à l'école et dans une défense aveugle du rapport de la CNRSE (rapport que nous avons appelé, pour simplifier, «Rapport Benzaghoul»), commet nombre d'erreurs méthodologiques et logiques que nous nous proposons de discuter brièvement.

Tout d'abord, notre auteur, dans une tirade plutôt malveillante à notre égard, nous reproche tout vertement de nous occuper de ce qui ne nous regarde pas, notamment d'affaires linguistiques. Or, il aurait dû être évident que ce n'était pas en tant que linguistes, que nous ne sommes pas, encore moins en tant qu'astrophysiciens, que nous avons écrit notre article, mais bien en tant qu'intellectuels et citoyens de notre pays. Notre auteur, en fait, se contredit lui-même lorsqu'il nous explique qui devrait être impliqué dans le débat:

«C'est dire que la question linguistique, avec ses implications dans l'enseignement/apprentissage des langues, est une chose trop sérieuse pour la laisser uniquement entre les murs du ministère de l'Éducation, une institution aux capacités d'anticipation limitées. Sous d'autres cieux, la question fait l'objet des débats les plus larges possibles au sein de la société»...

Il est en effet notre intime conviction que les questions de langues et autres questions relevant de la sphère culturelle ne peuvent être traitées de manière purement académique. Et même si, d'aventure, on voulait se limiter aux seuls linguistes, on obtiendrait autant d'avis que de spécialistes consultés. D'où les différents tiraillements qu'a connus l'adite commission et qui, de démissions en résignations et autres changements internes, l'ont transformée en une commission idéologiquement homogène. Un livre blanc vient justement d'être publié qui documente tous ces faits (2). Et puis, M. Benzaghoul n'est pas linguiste non plus, à ce que l'on sache. Pourtant, les remarques de notre auteur, dont nous

## Sur les langues à l'école, le Rapport Benzaghoul et certaines délectations intellectomanes

sommes l'objet, et où se mêlent M. Seguin et sa chèvre ainsi que la dialectique de la banane et des maladies sexuellement transmissibles, sont un exemple d'élucubrations malsaines d'une psyché tourmenté. Si cela constitue de l'éloquence linguistique, nous sommes prêts à nous complaire dans notre profane ignorance... Ceci nous fait dire que la question des langues à l'école est certainement une affaire trop sérieuse pour être laissée à de tels linguistes. Nous ajouterons qu'utiliser un argument d'autorité pour clore un débat de société, est aussi un procédé bien peu démocratique. Il aurait mieux valu tenter de répondre à notre critique (et ses arguments)(3)... Encore aurait-il fallu l'avoir lue proprement (4).

### LA RÉFORME DU SYSTÈME ÉDUCATIF, QUI EST CONTRE ?

Le premier mythe auquel notre défenseur zélé du Rapport Benzaghoul souscrit est que ceux qui s'opposent au dit rapport sont pour le statu quo et contre toute idée de réforme (il fait «allusion» à une «sacralisation du système éducatif»). En fait, plus ou moins tout le monde reconnaît que notre système éducatif traverse une crise profonde et nécessite d'être réformé. D'ailleurs, tout système éducatif est prôné à être réformé de manière périodique au gré de l'évolution de la société et des connaissances humaines. Ceci se passe dans tous les pays au monde, sauf que, dans notre pays, aucune réforme ne s'est faite depuis bien longtemps, si bien que la crise est devenue grave. Il est donc faux de vouloir insinuer que l'alternative au Rapport Benzaghoul est de ne rien faire du tout. Le problème avec ce rapport est qu'il propose d'implémenter certaines options extrémistes basées sur des faits interprétés de manière tendancieuse ou incorrecte (5). D'ailleurs, nous n'avons nullement dit ni même insinué que le rapport était sans mérite. Il se trouve seulement que, sur le volet langue, le seul que nous avons considéré, les recommandations faisaient, à notre avis, fausse route et étaient idéologiquement biaisées.

### UNE CONCEPTION DU PLURILINGUISME À FORT RELENT MONOLINGUE

Notre auteur, toujours en défenseur zélé du Rapport Benzaghoul, s'insurge contre ceux qui défendent un système éducatif monolingue. Il a alors la partie belle pour discourir sur la nécessité de maîtriser plusieurs langues pour évoluer dans le monde de demain. Mais en fait, il combat plutôt des fantômes, car il n'existe aucun éducateur sérieux, à notre connaissance, qui se mettra en porte-à-faux contre cette tendance mondiale vers une intensification de l'apprentissage des langues étrangères à un stade scolaire toujours plus précoce. Citons-nous encore une fois: «Une plus grande

ouverture sur les langues est nécessaire et même vitale».

Par contre, le Rapport Benzaghoul, comme nous pensons l'avoir montré dans notre article précédent, ne défend pas un plurilinguisme malgré sa prétention du contraire, mais bien un bilinguisme dévoyé. En effet, après avoir dressé en sous-main un procès à l'arabe, accusé de retard civilisationnel irrémédiable, il propose, pour faire la jonction avec le monde moderne, tout bonnement d'utiliser le français comme la langue modernisante, et ainsi de le substituer à l'arabe dans toutes les matières «modernes» telles que les mathématiques et les sciences. Quant aux autres langues étrangères, elles ont été refoulées loin derrière; et même l'anglais, selon le rapport, ne saurait être enseigné dans les sciences que dans la phase universitaire, et ce pour certaines disciplines pointues et sous des conditions drastiques.

C'est pour cela que nous disons que le plurilinguisme prôné dans le Rapport Benzaghoul est un leurre, et qu'il s'agit en dernière analyse de monolinguisme de fait qui s'appuie sur un programme de glottophagie dont la langue arabe est la victime, et aboutissant à terme à une seule langue superdominante, le français. L'arabe resterait toujours la langue officielle, mais elle aurait été stérilisée et devenue inopérante. Nul besoin de don de clairvoyance pour arriver à cette prédiction quand on voit qu'aujourd'hui déjà, l'arabe, qui est pourtant la seule langue officielle, n'a plus cours dans quasiment toutes les instances de la vie politique, sociale, commerciale et administrative, et ce malgré toutes les lois et les décrets en vigueur.

Mais nos «monolingues» ne veulent que le bien de nos enfants, voyons! Ils leur veulent d'acquérir la connaissance normalement, sans que ne soient intériorisés des jugements négatifs dès leur jeune âge envers «la langue d'enseignement». Pardi, ils ne les veulent même pas privés des chaînes étrangères (entendez françaises)!

Ensuite, notre auteur, dans un amalgame qu'il considère sans doute comme de la science «linguistique», nous mélange «les ballons»: le berbère, l'arabe algérien, l'arabe scolaire, le français, l'espagnol, l'anglais; il nous rappelle même tout notre passé «linguistique», à savoir le libyque, le berbère, le punique, le grec, le latin, l'arabe, l'espagnol, le turc, le français!.. Au moins nous, quand nous jouons, nous ne convoitons qu'un seul ballon: l'arabe (classique, car c'est la seule forme écrite qui ait une valeur culturelle et civilisationnelle) comme langue nationale unifiante de notre peuple et de notre culture, à utiliser dans tous les domaines de notre vie, y compris en physique nucléaire ou en génie génétique, sans que cela implique dans notre esprit un dédain ou un refus des autres langues (locales, régionales ou mondiales).

Nous laisserons de côté, enfin, la question de l'anglais, puisque nos monolingues continuent à montrer leur ignorance du sujet; notre auteur se demande, par exemple, dans quelle langue l'on peut rester à la page de la révolution génétique actuelle dans le monde, et nous révèle que les «experts tunisiens, maro-

cains, syriens, libanais, de l'Alesco, de l'Unesco...» ont tranché sur la question (faisant encore *allusion* au français), et qui plus est, devant les membres de la CNRSE. Eh bien qu'on se le dise!

### SUR L'ART DE PÊCHER DES EXEMPLES DÉFICIENTS: ISRAËL COMME CONTRE-EXEMPLE

Notre auteur, chemin faisant, reprend le Rapport Benzaghoul tout un chapelet de cas imaginaires de pays du Machreq et du Maghreb qui auraient soi-disant adopté une langue étrangère pour l'enseignement des matières scientifiques dans le premier palier de l'enseignement général. Non seulement les cas cités sont pour la plupart incorrects, mais même s'ils l'étaient, que cela démontrerait-il? La performance de leur système éducatif est-il un exemple en la matière? Si on prenait le cas de la Tunisie, le seul cas vraiment en lice (6), il s'avère que leur système éducatif est notoirement sous-performant, de l'aveu même de nombre de leurs éducateurs. Ce qui est significatif cependant, c'est que ni M. Benramdane, ni la commission Benzaghoul n'a osé discuter le cas d'Israël qui, pourtant, a bien des leçons à nous apprendre sur le sujet. Écoutons ce qu'a à dire S. Irmay, un scientifique israélien de renom (7):

«Mes collègues universitaires étrangers sont surpris lorsque je leur raconte que j'enseigne la mécanique des fluides en hébreu. Mes collègues du Technion [Institut de technologie à Haïfa] enseignent en hébreu les mathématiques supérieures, l'aéronautique, les sciences nucléaires, etc. La renaissance de l'hébreu, considéré souvent comme une langue morte ou fossile, analogue au latin de l'Église, tient du miracle. Nous sommes témoins de la renaissance d'autres langues nationales telles que l'arabe, le hindi ou l'irlandais, mais ces langues étaient restées des langues vivantes, tandis que l'hébreu avait cessé d'être parlé depuis plus de 2000 ans...»

Comment ce «miracle» est-il arrivé? La réponse nous est donnée plus loin: «Mais pour réussir, il faut du temps et de la patience. La renaissance de l'hébreu a constitué un véritable miracle sans précédent dans l'histoire du monde et de la linguistique. Elle est la preuve de ce que l'on peut réaliser avec de la détermination... A force d'efforts, l'hébreu est devenu une langue bien vivante et dynamique».

Le rapport de la Commission Benzaghoul pêche justement par ce manque de foi en notre langue nationale et à sa capacité à se mettre au niveau du monde moderne. C'est bien ce manque de «détermination» qui les fait adopter une autre langue comme langue modernisante, jugeant, pour reprendre l'expression de M. Benramdane, que l'arabe est une langue «historiquement en retard», et ce de manière fatale. L'hébreu portait pourtant une tare de vingt siècles, il est devenu la langue d'un des systèmes éducatifs les plus performants du monde, utilisé

jusqu'en postgraduation dans toutes les sciences, et qui produit des prix Nobel et des nobélisables à la fournée. C'est bien à l'aune d'un système éducatif performant que l'on doit jauger le nôtre et tenter de rivaliser, et non à celle de systèmes déficients et bréhaignes.

Et, parlant d'exemples déficients, on se demande bien où notre auteur (ou la CNRSE, si sa citation est correcte) a bien pu sortir cette statistique ridicule selon laquelle «en Algérie, un étudiant reste, en moyenne, à l'université 10 ans»!

### DE L'ILLUSION DE LA NEUTRALITÉ IDÉOLOGIQUE

Non content d'utiliser l'argument d'autorité de manière péremptoire pour disqualifier toute réflexion provenant d'autres horizons, tout en se parant d'une neutralité idéologique à toute épreuve, M. Benramdane prouve explicitement dans sa conclusion combien son discours est en fait pétri de considérations idéologiques mal dissimulées:

«Ceci nous amène, en fin de compte, à formuler un dépassement de l'objectif purement linguistique et à l'insérer dans une posture épistémologique et méthodologique plus vaste, celle de la connaissance, du développement économique et social de la société, celle de la communication, qui ne peut être que celle de l'Être, celle de la conscience de la diversité de soi...»

Puis, M. Benramdane évoque la nécessaire «modernité» et les «ancrages et paradigmes que nous devons inventer». Or, «la modernité» est devenue une expression bateau qui peut avoir beaucoup de signifiants possibles: est-ce la modernité laïque à la S. Sadi du RCD, ou celle d'un A. Benmohamed prônée dans son projet d'École algérienne authentique et moderne, où bien celle encore à la M. Chérif du MDS à fort relent stalinien? Il ne faut pas être expert en sémantique pour ne pas voir dans cette «posture épistémologique et méthodologique», ces «ancrages» et autres «paradigmes», ce qu'en termes plus profanes nous appellerions des considérations idéologiques.

M. Benramdane nous accusait de faire de la linguistique sans le savoir; nous avons bien peur que c'est notre collègue qui, à l'instar de M. Jourdain, fait de l'idéologie sans le vouloir ni même le savoir! Pourtant, il mettait dans le sous-titre de son article la barre bien haut: en finir avec les illusions. Il semble plutôt s'en nourrir.

Nous réitérons notre opinion que le Rapport Benzaghoul ne représente pas le mieux qu'une réforme du système éducatif devrait aboutir, mais tout au plus le mieux qu'ont pu proposer éducateurs et linguistes d'une orientation idéologique donnée, et cela est insuffisant. L'école algérienne mérite mieux.

(\*) Jamal Mimouni est Maître de conférences à l'Université de Constantine.

(\*\*) Nidhal Guessoum enseigne à l'Université américaine de Sharjah (Émirats Arabes Unis), où il dirige le département de Physique.

### NOTES

- 1- Le Quotidien 16, 17, 18 octobre 2001.
- 2- Cent jours dans la Commission de réforme du système éducatif. Témoignages, Rabah Khidoui, Dar El-Hadhara 2001.
- 3- Réitérons ici, au bénéfice de ceux qui n'ont pas eu l'occasion de lire notre article cité en référence, nos conclusions majeures (que nous citons mot à mot, pour preuve): a) «Une plus grande ouverture sur les langues est nécessaire et même vitale». b) «La francisation

des sciences est une option irréflective, irresponsable, et qui plus est a été défendue dans le rapport de manière déficiente et à coups d'exemples incorrects». c) «Sans les sciences en arabe, il ne saurait y avoir de culture scientifique ni de «rationalisation de la société». d) «L'accès à la modernité se fera à travers la langue nationale ou ne se fera pas!» e) «L'école algérienne se doit de réussir, elle se doit de réussir dans sa langue nationale, il y va de la réus-

site de l'Algérie».

- 4- Non seulement l'auteur n'adresse-t-il aucun de nos critiques de manière rationnelle, mais il a l'indélicatesse de faire référence à nous en tant qu'«astrophysiciens de l'Université de Constantine», alors que l'un de nous (N. Guessoum) n'a jamais enseigné à cette université! Quel manque de rigueur dans la lecture de nos affiliations!
- 5- Voir référence 1 ci-dessus.

- 6- La Tunisie a en effet, pour des raisons essentiellement d'hégémonie culturelle, son système d'enseignement étroitement calqué sur celui de la France. Quant au Liban, la diversité des institutions éducatives, en majorité privées et le plus souvent à base religieuse, fait que plusieurs systèmes distincts cohabitent, chacun s'appuyant sur une langue.
- 7- Meta, XLIII, 1, 1998, S. Irmay.